

L'écart qui existe. Olivier Vossot. Illustration de couverture Pascaline Boura. Préface Albane Gellé. Les Carnets du Dessert de Lune, collection Pleine Lune. ISBN : 9782390550020. 90 pages.14,00 €

Deuxième livre pour Olivier Vossot après « Personne ne s'éloigne » paru à L'Échappée Belle. Dernier pour Jean-Louis Massot en tant qu'éditeur avant de passer la main à la Maison de la Poésie de Normandie et La Factorie. J'ai lu « L'écart qui existe » avec beaucoup d'émotion car la poésie d'Olivier Vossot est vraie, sincère, sensible et humble. La langue d'Olivier Vossot est pure. Je salue en passant le travail d'édition de Jean-Louis Massot, éditeur fort de propositions, à l'écoute et doué pour la communication.

Olivier Vossot dédie « L'écart qui existe » à son grand-père décédé mais aussi à son père. Se détache une affection pour l'aïeul, qui vient visiter le poète de nuit et avec lequel s'engage un dialogue de presque tous les jours : « tu vas mieux ». Le lien n'est pas coupé dans le deuil. Albane Gellé écrit dans la préface que lorsqu'on lit Olivier Vossot on pense à Antoine Emaz mais surtout on lit Olivier Vossot. Je n'en pense pas moins. Si l'auteur est influencé par ses pères, son écriture a sa singularité. Un thème, la transmission familiale déjà explorée dans Personne ne s'éloigne. Le pronom « on » ou encore le « tu » pour parler de soi ou de l'autre, sujets universels. La faculté de mêler le présent et le passé, d'utiliser le temps de la nuit où la rencontre est possible. Temps de l'écriture où redonner vie à ceux qui sont partis devient possible.

Traversé par le paysage, par les jours qui passent, le temps qu'il fait, neige ou pas : exprimer de cette manière un état d'esprit. Des images fortes et sensibles parcourent L'écart qui existe. Parfois en filigrane s'intercale un « se souvient-on de soi ? » Incontestablement, la disparition d'un être cher interroge le soi chez Olivier Vossot. Mais pas seulement le deuil car il est question également de souvenirs d'enfance douloureux et marqués par l'alcoolisme du père. C'est à cet égard que s'opère l'art de la composition du recueil car entre les pages dédiées au grand-père s'introduit la figure paternelle.

Cette poésie est ancrée dans les sensations du passé alternées avec celles du présent. Entre le « tu » et le « on », la frontière est mince, comme par exemple suite à la disparition du grand-père : « l'herbe a poussé depuis, sous tes pas ». Le passé infuse la mémoire par de petits gestes, de petites touches comme avec le souvenir de « son bras un soir / contre lequel je m'étais blotti ». Le temps passe, comme les saisons défilent, « des années vieillissent ». La lumière est aussi bien celle du dehors qu'une autre intérieure : « Au plus sombre du jour on se presse / comme à une lisière ». La pluie, la neige, la lumière extérieure sont prétextes à l'écriture. Tout comme les odeurs, les bruits, le silence, les paroles, la chaleur des bras, ce que l'œil voit, le jour comme il est.

Le sujet de l'alcoolisme, « fardeau d'un passé sans naissance », capable de changer un regard, une personne. « À huit ans j'ai su que j'avais peur de lui, de son mal être ». Et une autre révélation « la solitude qu'il a eue est la mienne ». Mais la clarté est toujours présente dans la poésie d'Olivier Vossot : « la lumière goutte avec le soir ». Tout s'entremêle : les souvenirs à la nature, le jour à la nuit, le père au grand-père, le soi et le vous. Le « silence de n'être plus que soi » fait surface à un moment de l'écriture, de la conscience. Ecrire libère du poids de ceux qui nous ont précédés, de la douleur d'un deuil, qui parfois empêchent d'être. Ce poids dure comme un silence et se tait longtemps.

Comme une angoisse ancienne accrochée en soi comme les feuilles dans un arbre. A un moment elles finissent par tomber. Cela laisse place à la sérénité, à une certaine tendresse que certains décideront de retenir de ce livre, celle pour ce grand-père qui écrivait des poèmes. A cette caractéristique indéniable de l'humain :

« Nous portons notre ombre / en terre, n'habitons / que clarté sans voir la clarté », Olivier Vossot finalement répond que « la lumière éclate sous l'arbre ». Je le reçois comme une invitation à s'ouvrir à la vie.

L'ombre se décolle peu à peu

le soir, l'herbe claire pour les pas.
On n'entend plus les aiguilles
la terre est molle,
ni le cri à l'intérieur,
qu'on ne peut nommer.
Quelque chose se pose sous les embruns,
le vent sur nous colle.
On marche à travers ce qui arrive
comme si cela nous était dit.

© **Cécile Guivarch in Terreaciel janvier 2021**

Sur le site Le Nouveau Recueil de Jean-Michel Maulpoix, je vous invite à lire une note de lecture signée Jean-Marc Sourdillon à propos du nouveau recueil d'Olivier Vossot « **L'écart qui existe** » paru récemment aux éditions Les Carnets du Dessert de Lune et qui clôture 25 années d'éditions avant que celles-ci aillent trouver, dans quelques jours, une nouvelle vie en Normandie à La factorie-Maison Poésie Normandie.
Cette note de lecture est à lire sur <http://lenouveaurecueil.fr/Vossot.pdf>

Egalement cette autre note de lecture signée Christophe Mahy et qui paraîtra sur le site de Recours au Poème.

L'écart qui existe. Olivier Vossot. Illustration de couverture de Pascaline Boura. Préface d'Albane Gellé

Il est difficile d'évoquer ce recueil sans se reporter au précédent d'Olivier Vossot, et dont il est la prolongation quasi naturelle, en quelque sorte et en toute logique. J'avais d'ailleurs eu l'occasion de dire ailleurs tout le bien que j'en pensais et la certitude d'assister à l'affirmation d'une vraie voix. S'il existe une filiation entre *L'écart qui existe* et *Personne ne s'éloigne*, elle est certes à trouver dans la thématique, à savoir une correspondance mentale, intime, avec un disparu qui est toujours là, toujours plus près parce qu'en deçà du quotidien. Dans les brèches, les interstices, le blanc de la page, le noir de l'écriture. Les mots d'Olivier Vossot ne doivent rien au hasard. Ils sont pesés avec patience, triés sur le volet, non par souci d'esthétique, recherche d'effet ou de singularité sémantique mais parce qu'ils sont les seuls qui font surgir la réalité de l'absence en même temps que son irrémédiable pouvoir de résilience. Certes, *l'absence est lisse, sourde* mais elle prend corps au quotidien, tout simplement parce que quoi qu'on écrive ou pas, *il est toujours question d'une lumière* et que c'est en ce mystère que réside tout le sens de la vie humaine. S'adresser au mort pour parler aux vivants et se parler à soi-même. Laisser surgir, être à l'écoute. *Des mots viennent dont on ne sort pas.* C'est peut-être ainsi que la poésie s'accomplit, avec *le silence des souvenirs comme une pierre chaude, / à l'intérieur.* Olivier Vossot ne se dérobe pas à la quête initiatique qu'il s'est imposée de longue date, et le lecteur ne s'y trompe pas. Il reconnaît de page en page la recherche de l'équilibre, *le fardeau d'un passé sans naissance* qui est sans doute le sien, à lui aussi. Il ressent *la morsure de jours noirs* comme ce qui seul peut solidifier le temps et densifier l'espace. Une belle réussite pour l'auteur, qui confirme que sa voix est à l'unisson des poètes de l'intime et de la profondeur et qu'il puise en toute connaissance de cause aux sources de l'essentiel.

© **Christophe Mahy**

Albane Gellé, rappelle dans sa jolie préface que « *Ce deuxième livre prolonge le premier, il est de nouveau adressé au grand-père...* ». Comme je n'ai pas eu le plaisir de lire ce premier opus, je me suis réfugié dans les vers, tout de légèreté, de ce second recueil où j'ai trouvé : la douceur des sons, des mots, des sentiments, du rythme qui emmène le lecteur sur les traces du grand-père disparu, la tendresse du petit-fils pour son aïeul, la nostalgie du temps passé avec lui, la tristesse de l'avoir perdu et l'attente toujours

présente, l'attente dans le passé de le retrouver et l'attente, peut-être, aussi aujourd'hui d'un impossible retour.

En picorant dans les vers d'Olivier, j'ai essayé de retrouver ce grand-père craint et adulé.

« ... / A huit ans j'ai su que j'avais peur de lui, de son mal être. / Chaque verre l'arrachait au même noyau de silence / ... »

Ce grand-père tendre et aimant qui n'avait qu'un défaut : une inclination pour l'alcool

« Tout l'alcool dilué / le changeait / ne changeait rien. / ... »

« ... / Ce que nous attendions, elle et moi / n'était pas que l'alcool lui passe, ... »

Ce grand-père disparu dont il ne reste que le souvenir, la tendresse, des images, des bribes de vie, des objets posés là, des odeurs.

« ... / une attente, la vague odeur de médicaments / enfant, au milieu de regards dilués. / Lui n'est plus là, ne vient pas. / ... »

« ... / Souvent tu me tiens dans tes bras, / je ne pèse pas lourd de vie. »

Et il reste aussi, et surtout, les poèmes écrits dans sa jeunesse à lui, ses mots, son regard sur le monde qu'il habitait.

« Il me reste tes poèmes, / le pincement des lettres, les contours flous du temps. / J'ai traversé l'âge que tu avais / quand tu écrivais les premières fois. / ... »

« ... / Je ne sais plus / depuis ta mort le nombre d'années / ... »

C'est comme un vide qui bée depuis que le grand-père est parti avec ses excès, ses vers, sa tendresse peut-être un peu rude, un monde qui se réduit autour des mots récurrents dans les poèmes de l'auteur : présence, absence, silence, attente, vent, temps qui passe ... tout ce qui construit un monde qui n'est plus mais qui vit toujours dans sa mémoire. « A présent ce qui dure / nous sépare. / ... ». Et des images bien ancrées dans ses souvenirs. « Il restait seul à la table / le poing contre la joue. / L'attente, ... », des images chargées des odeurs de la vieillesse : « Dans la pièce, l'air, l'odeur / font une peau aux souvenirs. / ... ».

C'est un portrait d'une rare finesse, plein de tendresse et de sensibilité, qu'Olivier dresse de son grand-père avec lequel il semble, par-dessus les ans, partagé un amour et une passion pour la poésie, et peut-être, qu'à la fin des temps ils pourront joindre leurs mots en un même poème...

« Nous n'avons plus l'un et l'autre / qu'à attendre sans nous voir / que le silence qui couvre tout / sorte de nos bouches / ... ».

Peut-être que « L'écart qui existe entre durer et tenir » n'est que cet espace de temps qui sépare les deux poètes qui se sont déjà réunis par les sentiments et les émotions que leurs mots transportent. Olivier a su à merveille alléger ses vers, les réduire à de simples traces d'émotion, de sensibilité, d'amour filial, tout en les laissant lourds des sentiments qu'il adresse à l'ancêtre adulé. Des poèmes qu'on a envie de relire juste après avoir refermé le recueil, tant ils sont beaux !

© Denis Billamboz in <http://mesimpressionsdelecture.unblog.fr/2020/12/15/lecart-qui-existe-olivier-vossot/>

Dans la suite de *Personne* ne s'éloigne, Olivier Vossot s'adresse une nouvelle fois à son grand-père pour souligner "l'écart qui existe entre durer et tenir".

Les pensées quant à elle s'effacent à force d'être piétinées.

Mais l'auteur retient celles qu'il convient de garder pour ne pas se noyer. Il fait rejaillir le passé hors de l'anecdote. Ne reste qu'un bruissement d'épures au moment, où commençant (doucement, il n'a que 40 ans) à vieillir lui-même, il n'est plus qu'à soi. Mais ce grand-père le tient encore. Il a lesté son regard et apaisé ses cris. Les poèmes deviennent des memorandums. Un transfert a lieu entre des eaux bouillonnantes et dormantes. Et si, parfois, il faut quitter la place, trouver le bon endroit n'est pas plus mal non plus.

Le poème reste l'expression rhétorique de ce que nous ne pouvons autrement saisir. Vossot n'a d'autres ressources qu'en façonner le visage. Le corps va. Ou ne va pas. Mais le passé n'est en rien l'ami de la mélancolie, de la tristesse. Des nuages, le poète écarte les heures. La parole est résolument infime. C'est le geste en esquisse pour répondre au silence de l'aîné, de l'aïeul dont il augmente le possible.

© Jean-paul gavard-perret in <http://www.lelitteraire.com/?p=66109>

Un livre de deuil, remarquablement écrit. D'une densité admirable dans l'expression du chagrin éprouvé par le poète pour le proche disparu, regretté.

Dans une langue sobre qui confère au texte son émotion vraie, le poète consigne passé et présent, présence de l'être cher, des lieux de vie, les silences, les moments forts.

De belles images composent l'hommage intime :

En moi le noyau pleure patiemment

...

*Le mur tout près s'imprégnait de soir,
de reflets crus.*

...

La solitude qu'il a bue est la mienne,

...

*C'était un autre silence,
un autre temps, l'écart qui existe entre durer et tenir.*

Ce poète de quarante ans, dont c'est le deuxième livre, réussit à égrener en textes fins, économes, tout le travail de deuil qu'il lui a fallu. Rien de gratuit, ici. Pas un mot de trop. Pas un vers de trop. La langue assigne à l'émotion juste sa juste place

Oui, « on ne peut que se souvenir » ; il ne reste que cela, et quand la mémoire prend ces allures de « tombeau » magistral, on se dit que la littérature fait son office.

*Dans la pièce, l'air, l'odeur
font une peau aux souvenirs.*

Ce poète hypersensible et doué ira loin.

© Philippe Leuckx à paraître dans **Bleu d'Encre**.